

charme. Les Peintres de genre ont fait une étude particulière des mœurs et de la physionomie de cette population : et on voit sortir de cette École une quantité de petits tableaux qui trouvent des amateurs partout. Léopold Robert, qui est peut-être le père de cette charmante École, en France, a aussi peint les *Lazzaroni* : mais ceux-ci ne valent pas les pasteurs des montagnes.

Le *Lazzarone* touche au bas étage de la population et participe à la corruption qui y règne. Il y a cependant parmi eux, une classe supérieure aux autres, celle des pêcheurs, c'est la *Bourgeoisie* de l'espèce : leur vie a plus d'activité et est variée d'émotions. Le soir, ils vont se coucher dans une cabane qui leur appartient, au milieu de petits enfants qui prient la Madone, pour qu'elle protège leurs *barque-rolles*. Ils ne sont compris sous le nom de *Lazzaroni* que parce qu'ils habitent dans les environs du Lazaret.

Le *Lazzarone* pur-sang, est un porte-faix que l'on rencontre sur les quais et dans les environs de *Santa-Lucia*, en bien trop grand nombre : c'est, en entrant à Naples par le port, la première connaissance que l'on fait, sans *passé-port* ni lettre d'introduction. Il se présente à vous, vous salue d'*Eccellenza*, et vous offre ses services en vous montrant son panier.

Ce panier est toute sa propriété sous le ciel ; c'est son lit et sa maison : il se couche dedans, quand le temps est beau, et dessous quand il fait orage : c'est encore la voiture dont il se sert pour transporter vos paquets. Où habite sa famille?... Dieu le sait ; car le panier ne peut loger plus que son propriétaire ; et ces gens-là ont certainement une femme et beaucoup d'enfants. On les rencontre ordinairement réunis autour de ces tables-d'hôte, ouvertes pour eux en pleine rue, dans les environs du port ou des halles.

Quand le *Lazzarone* a gagné la valeur de son repas, il va le prendre et sa journée est accomplie. Voilà le gros de son existence ; ce qui fait qu'elle n'est pas très-régulière, et qu'il ne dîne pas toujours à la même heure : son banquet est simple mais très-abondant ; il a le soin de gagner pour dîner beaucoup. Le dessert consiste toujours, depuis que les *Lazzaroni* et les *macaroni* sont de ce monde, dans un plat de ces derniers, mangés avec les doigts de ces premiers. Le spectacle en est pittoresque, et a mérité d'être gravé sur cuivre : je vous en épargnerai la description.

Le *macarone* est la plus grande jouissance du pauvre Napolitain ; et c'est, après St. Janvier, la chose du monde qu'il nomme le plus. Le Saint est chargé de lui donner tout ce qu'il demande, de le préserver de tout ce qu'il craint ; or le *macaroni* exprime presque tous ses besoins. S'il vous rend un service, il vous demande du *macaroni* : si le douanier vous permet l'escamotage de quelques cigares, ou se refuse obstinément à visiter votre malle, il tourne le dos à son chef d'office, et tendant la main en avant, il vous dit avec un sourire de *Faune* : "*Eccellenza, Maccheroni.*" Si un gamin demande Paumône, il fait avec deux doigts, vis-à-vis de sa bouche, le jeu d'une fourchette, et il vous crie son *Maccheroni*, seriez-vous à vingt pas, ou dans une voiture à la course : si une pauvre femme porte un bel enfant, et que vous vous arrêtiez à le regarder, elle vous dit : "*mangia Maccheroni.*" Excellence, il mange du *macaroni*.

Après le repas, le *Lazzarone* fait *sieste*, et il se retire au fond de son panier : il n'a plus à s'occuper des intérêts de la maison ; il ferme philosophiquement les yeux sur tout le reste et s'endort à l'abri du plus beau ciel qui puisse couvrir... le lit d'un poten-

tal. S'il ne possède pas même un panier, il se couche alors de tout son long, sans économie de la propriété publique, la tête appuyée sur le trottoir et les jambes fuyant vers la rue. Il est là chez lui, et personne n'a le droit de lui disputer l'emplacement de son corps, dès-lors que les voitures ne courent pas le risque d'envalhir ses pieds ; ou les passants, d'accrocher ses cheveux à leur chaussure.

Le *Lazzarone* est fort et d'une taille élevée ; toute les fois qu'il ne rit pas, son visage prend une expression rebarbative ; il fixe sur vous, son regard, à travers les poils abaissés de son sourcil ; il fait une grosse voix, et s'abandonne même très souvent, à des écarts de gosier étourdissants, pour ceux qui ne le paient pas à son goût. Malgré cela toutefois, il n'aime pas la guerre ; il est plus diplomate que soldat. Si, ayant oublié pour un instant votre *Excellence*, il vous a par aventure, souhaité tous les accidents de l'enfer, bien vite il vous rend tous vos titres, aussitôt que vous lui montrez la cocarde d'un gendarme, ou un bâton allongé sur son échine.

Les femmes, par contraire, ont généralement des goûts moins pacifiques ; elles se querellent souvent, se battent même en pleine-rue ; mais cela ne brouille aucunement les maris : au plus fort du combat, quand, les mains entrelacées dans leur cheveux, leurs dignes moitiés se les tirent de leur mieux, les braves maris mettent la tête hors de la fenêtre, et se regardant avec un grand air de pitié : ils se disent entre eux : "*Teste di Donne !*"... têtes de femmes!... puis ils disparaissent.

Cette classe a pourtant ses poètes, ses musiciens et ses lettrés. Ils ont aussi leurs spectacles. On les voit quelques fois, en attendant le travail, groupés autour de l'un d'entr'eux, dans un endroit isolé du port, ou sur le sable de la mer : là, assis en cercle, leur bonnet *phrygien*, roulé au-dessus des yeux ; la tête enfermée dans leurs grandes mains, les coudes appuyés sur leurs genoux (qui n'ont jamais perdu de vue le ciel de Naples,) cloués dans une immobilité complète, ils écoutent des heures entières, la voix qui leur parle, ou qui chante. C'est un *improvisateur*, qui célèbre sur un thème de musique uniforme, des guerres fantastiques, des amours furibonds, ou les beautés de Naples. Il s'accompagne sur une mandoline, en s'agittant comme une Sibylle. D'autres fois, c'est un Poète qui leur débite le *Chant d'Ugolin*, de l'*Enfer* du *Dante*, traduit dans leur dialecte. Le *Dante* est leur auteur favori ; sa poésie pleine de tableaux émouvants plaît à leur imagination ; aussi, quand *Ugolin dévore la tête de son ennemi*, et qu'il essuie sa bouche ensanglantée dans les cheveux de sa victime ; pour répondre aux questions du *Dante*, tous les *Lazzaroni* s'entre-regardent avec horreur, et échangent entr'eux une sorte de grognement, assez semblable à celui que feraient entendre des chiens qui flaireraient un cadavre.

Quand le *lazzarone* a gagné durant le jour, plus qu'il n'avait l'intention de faire, et que, le dîner et les *macaroni* expédiés, il lui reste six *grani* en caisse, il va au spectacle. Il a pour principe de consommer chaque jour le produit de la journée ; car comme sa porte ne ferme pas, il craint les voleurs de nuit. Quant à la pièce en elle-même, des assassinats, des conjurations, des combats de brigands, qui couvrent la scène de sang artificiel ; et un polichinelle qui vient assaisonner ces gros plats à l'anglaise, d'un sel de halle ; voilà ce qui fait presque toujours le fond du spectacle de *San-Carlino*. Quand le rideau tombe, ces *Messieurs* se retirent au logis, en songeant